

L'IMPARTIAL

Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

Fondé en 1893 par Gilbert Buote et son fils,

F. J. BUOTE, RÉDACTEUR. Mme. F. J. BUOTE, Assistante.

VOL. 5. NO. 44

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 3 MAI 1906.

13 ANNEE.

LE FRERE ET LA SOEUR

Georges, à l'occasion de la fête de la marquise, avait passé trois jours au château avec sa soeur et deux amis, jeunes gens de haute naissance, très riches et possédant tous les défauts de Georges, mais sachant comme lui les cacher sous les dehors de la meilleure compagnie.

Pour passer ces trois longs jours que Georges avait été forcé d'accorder à la marquise, le matin, ses deux amis et lui allaient dévaster les fermes de leur lait, et les bois de leurs lièvres; mais, pour les soirées, elles leur semblaient interminables. Ils imaginèrent d'apprendre à la marquise et à la comtesse divers jeux; entre autres ils proposèrent les dés.

"Volontiers, dit la marquise, c'est le jeu des anciennes cours; mais, je vous avertis, messieurs, que nous ne jouons pas cher..."

"Ce que vous voudrez, ma tante," dit Georges, charmé de trouver un moyen de jouer avec ses amis ce qu'ils voudraient, sans que la comtesse et la marquise pussent y trouver à redire.

On distribua des jetons de diverses couleurs. A chaque coup chacun devait mettre son enjeu, et chacun aussi devait savoir ce qu'il gagnait ou perdait.

La comtesse avait les jetons bleus, la marquise les roses, les deux amis étaient noirs et blancs, et Georges s'était emparé des jetons verts, en disant:

"Je prends ceux-ci, c'est couleur d'espérance!"

"Vous voulez donc nous ruiner mon frère? dit la comtesse..."

"Certainement, dit Georges; mais surtout, je veux ruiner ces messieurs!"

Tandis qu'Anne cherchait les dés d'ivoire qui devaient servir, son frère appela ses deux amis dans une embrasure de croisée, et ceux-ci, après un instant de causerie, lui dirent à voix basse:

"C'est convenu..."

Tous trois revinrent avec gaieté prendre leur place autour du tapis de velours vert qui recouvrait la table ronde placée au milieu du salon.

"Attendez, Georges, dit la marquise, il faut ôter mes soies et les livres de votre soeur."

On enleva une corbeille remplie d'objets de travail et de petits ouvrages de broderie; les méditations de Lamartine, l'Existence de Dieu de Fénelon.

"Voici, dit la comtesse, des livres bien sérieux, qui vont être remplacés par quelques choses de bien futile!"

"Eh bien! ma soeur, la table ne s'en plaindra pas, soyez tranquille, elle ne dira à personne ce qui va se passer..."

"Il ne se passera rien de répréhensible, je pense, mon neveu, dit la marquise, en s'asseyant sur le fauteuil que sa nièce lui avait avancé."

"Rien que de très naturel, ma respectable tante," dit Georges, et le jeu commença.

La marquise fut priée de jeter le premier coup, puis après, la comtesse et les trois jeunes gens tirèrent au sort. Ce fut à Georges à commencer.

La marquise avait fixé le jeu à cinq centimes par jeton.

"Vous entendez, messieurs, dit Georges, en appuyant sur le mot cinq centimes..."

"Nous doublons l'enjeu, dirent les jeunes gens au second coup."

"Très bien, répond Georges, en jetant ses dés; j'ai gagné... dit-il avec joie."

"Notre revanche et nous mettons le double..."

"Très bien..." répond Georges.

Il jette encore ses dés et gagne; la même chose arriva quatre fois. Alors les deux jeunes gens devinrent sérieux.

"Vous avez du bonheur, mon neveu, dit la marquise. Si j'ai bien compté, ces messieurs ont perdu chacun 1 fr. 55. Je trouve que nous jouons cher!... Pour ma nièce et moi nous avons perdu cinq sous; ainsi nous pouvons jouer longtemps sans nous ruiner..."

"J'ai eu l'envie de doubler mon enjeu, ma tante; mais j'ai craint de vous contrarier, dit la comtesse."

"Oh! vous pouvez faire cette folie, ma chère Anne; je suis votre caution."

"Allons, messieurs, dit Georges, que proposez-vous?"

"Toujours de même, dit l'un des jeunes gens, je pense que vous ne nous refuserez pas..."

"Cette fois encore, dit Georges, je le veux bien, je me sens en veine..."

Georges gagne!... Ses amis froncent le sourcil..."

"Encore... encore... d'rent-ils."

"Tant qu'il vous plaira," dit le jeune comte, dont les yeux commençaient à être éblouis.

Les coup se succèdent, et dix fois de suite Georges triomphe. Il a gagné une somme que la marquise, après l'avoir calculée avec une scrupuleuse attention, évalue à 823 sous.

"Ce qui fait, dit la marquise avec un ton sérieux et presque peiné, ce qui fait une perte de près de cent francs pour ces deux messieurs! c'est fort désagréable!..."

"Madame la marquise est bien bonne, dit l'un des jeunes gens avec légèreté, notre ami Georges nous rendra cela bientôt, il n'a pas toujours du bonheur au jeu..."

"Au jeu! dit la marquise avec mépris, j'espère que Georges ne joue jamais. Mon neveu ne voudrait pas déshonorer son nom par cette vile passion!..."

Georges devint pâle et jeta au jeune indiscret un regard que celui-ci comprit. Ils sortirent tous trois.

"Vous me devez chacun huit cents louis, messieurs, dit Georges. Mais vous, monsieur, vous avez tenu un propos qui peut faire croire à la marquise que je suis joueur. C'est une atteinte à ma réputation, et je veux une réparation..."

"Soit... dit le jeune homme avec calme. Si vous vous croyez offensé, je suis prêt."

"Demain donc, à six heures du matin; nous partirons à trois, dit Georges."

"C'est, bien monsieur Georges. Rentrons, et que ces dames ne s'aperçoivent de rien..."

Les trois jeunes gens rentrèrent, et la soirée finit assez tristement.

Le Moulin du Meunier Sans-Souci.

Le meunier Sans-Souci avait un moulin.

—Un joli moulin situé sur la colline.

—Il chantait gaiement accompagné par le bruit des ailes de son moulin.

Le meunier Sans-Souci faisait la plus belle farine de la région.

—Le Roi lui-même n'était pas plus heureux que lui.

—Mais c'était la vieille méthode, à mesure que le meunier se faisait vieux, d'autres méthodes arrivaient, plus rapides, plus commodes.

—Le vieux mourut.

Son fils hérita du joli moulin sur la colline et continua les affaires de son père.

—Mais le fils avait appris beaucoup de choses dans ses voyages à la ville. Il avait vu des moulins perfectionnés.

—Des moulins où la farine était plus blanche que la neige la plus pure, plus douce que le plus doux miel.

—Il avait vu tout cela et réfléchissait.

—Pourquoi n'en ferais-je pas autant?

—Il retourna à la ville et alla visiter un moulin dont il avait entendu parler depuis quelque temps.

—Un moulin MODERNE, où se fait la Farine "Royal Household".

—Il y vit des choses surprenantes, des choses qui l'étonnèrent pendant de longs jours.

—La machine s'y faisait par d'énormes machines, dont la plus petite était plus grosse que tout son moulin.

—La farine tamisée dans des tamis énormes, gigantesques.

—La farine, une fois tamisée, était tamisée de nouveau.

—Puis, elle était purifiée.

—Repurifiée.

—Et enfin, une fois sortie du dernier criblé était la plus belle farine qui se puisse voir.

—Mais ce n'était pas fini, le plus extraordinaire était encore à venir.

—La farine était soumise à un fort courant électrique.

—Vous avez bien lu.

UN COURANT ELECTRIQUE.

Le jeune meunier ne savait pas ce que l'électricité venait faire là, mais un ami se chargea de le lui expliquer.

—Comme après une journée d'orage, nous nous apercevons que l'air est plus pur, —il est plus léger.

—C'est l'électricité qui l'a purifié.

—Elle en a enlevé tous les microbes et tous les germes dangereux.

—De même, elle purifie la farine, —la rend meilleure, —plus légère, —plus facile à digérer."

Et ainsi purifiée, cette farine porte le nom de "Royal Household".

—Elle est en effet digne de la table du Roi."

Elle ne saurait être égale.

—Encore moins surpassée.

—Le pain et les pâtisseries que l'on fait avec sont les plus légers et les meilleurs au monde.

Le meunier fut bien étonné.

—Il n'était pas encore au bout de ses étonnements.

—Il apprit bien d'autres choses encore.

Il sut que les ménagères qui ont essayé une fois la farine "Royal Household", n'en veulent jamais d'autre.

—N'est-ce pas la meilleure?

—Et pourquoi prendre une mauvaise marchandise quand vous pouvez en avoir de bonne?

—Bien à regret — car il y était attaché — il vendit son moulin — le joli moulin sur la colline.

Et il se mit à vendre de la farine "Royal Household".

—Ce fut là le commencement de son succès.

—Partout où il allait il était bien reçu.

Tout le monde le complimentait sur la qualité de la farine qu'il vendait.

—Jamais on n'en avait eu de meilleure.

—Elle était parfaite sous tous les rapports.

—L'avez-vous essayée?

Ecrivez tout de suite, — pas demain.

—Aujourd'hui.

Demandez les recettes pour faire le meilleur pain et les meilleurs gâteaux du monde.

Adressez votre commande à The Ogilvie Flour Mills Co., Ltd, Montréal.

Ils vous les enverront pour rien.

—Le meunier vous recommande de la faire et demeure,

Votre dévoué,

(5) Meunier SANS-SOUCI.

A dix heures Georges dit adieu à sa tante et à sa soeur, les deux jeunes gens prirent congé de la marquise; et le lendemain Georges et ses amis étaient partis avant leur réveil. Le duel eut lieu sur-le-champ.

On a deviné que le jeune homme blessé et recueilli dans la maison d'asile n'était autre que Georges de Latour, le frère de la comtesse Anne.

"Eh quoi! monsieur le comte, dit le docteur arrivé un instant après, c'est vous que je trouve dans ce lit destiné à recevoir un indigent."

Georges fut d'abord assez contrarié de rencontrer dans cette mai-

son le médecin de sa famille. Il lui raconta l'histoire du duel dont il était victime, et lui demanda de garder le plus profond secret sur cette affaire. La promesse lui fut faite, à la condition qu'il resterait huit jours au lit sans remuer. La blessure de Georges était assez grave, elle demandait de grands soins et un calme parfait.

"Où vous croient madame la marquise et mademoiselle votre soeur? dit le docteur."

—Je suis parti pour me rendre soi-disant à Paris, dit Georges, pour assister à une course de chevaux.

—Eh quoi! monsieur le comte, vous êtes parti dans l'intention de

vous battre, avec cette légèreté!... malheureux jeune homme! C'est ainsi que vous jouez une existence si chère à votre famille? Vous, fils des de Latour! si honoré, si chéri, dans leur pays... vous pouviez être tué, pour un coup de dé.

—Ah! bon docteur, si je n'avais pas trouvé cette maison, je ne sais pas ce que je serais devenu! Mais dites-moi donc ce que c'est que cette maison, au milieu d'un si triste village.

—Eh quoi! vous ignorez, monsieur le comte, que la comtesse votre soeur est fondatrice de cette maison d'asile!... Mademoiselle Anne ne se contente pas d'être riche et belle, elle est vertueuse et bienfaisante.

—Oui, dit Georges sérieusement, on dit que ma soeur fait beaucoup de bien...

—Vous pouvez l'affirmer, monsieur le comte, car si vous avez trouvé des soins sur votre passage, c'est à elle que vous les devez. Oui, monsieur le comte, votre soeur a donné aux pauvres et aux enfants cet asile qui vous reçoit aujourd'hui.

—Ah! docteur, ma soeur a des vertus que je ne comprends pas. Eh quoi!... le hasard m'a conduit dans une maison fondée par ma soeur, pour me sauver! Oh! que je vais l'étonner un jour, quand je lui dirai que j'ai été admis au bonheur de partager ses bienfaits!

—Vous n'attendez pas votre retour chez la marquise pour lui témoigner votre reconnaissance, monsieur le comte; car elle vient demain visiter sa maison; vous aurez droit comme malade à ses générosités, dit-il en souriant; en attendant, restez tranquille, tâchez de dormir; je viendrai de bonne heure lever votre appareil.

—Oui, à demain, mon cher docteur."

Le docteur se leva, et dit en passant devant un lit occupé par un vieillard: "Demain, mon ami, vous pourrez vous lever."

—Tant mieux, dit le vieillard, j'aurai la force de remercier ma bienfaitrice."

Il donna un coup d'oeil à la salle d'asile, et en passant on l'entendit demander à une jeune fille des nouvelles de sa mère.

"Oh! dit-elle, ma mère est plus forte que jamais; mais aussi elle prend de bon bouillon et ne boit plus d'eau froide."

—Je le crois bien, dit le docteur en souriant, puisque c'est elle qui fait le bouillon et la tisane; et toi, ma fille, que fais-tu?

—Je soigne la chèvre de mademoiselle, pour lui donner de bon lait.

—Allons, tout va bien, à demain."

—Oui, à demain, dit la jeune fille, c'est un bien beau jour pour nous; mademoiselle vient nous visiter!..."

—Surtout, dit le docteur à l'une des religieuses, veillez attentivement le blessé!"

La soeur se plaça près du lit de Georges, étudia l'ordonnance, et se mit au devoir de l'exécuter; une lampe brûlait près d'elle, et tandis que Georges sommeillait, elle lisait la Bible.

Vers la milieu de la nuit, Georges se réveilla; il fit à la soeur quelques questions sur la fondation de la maison où on l'avait si bien reçu, et on lui raconta l'histoire de la démolition.

Ce récit jeta Georges dans le ra-



UNE RÉCOMPENSE DE \$5000 sera payée à quiconque prouvera que le Sunlight Savon contient aucun ingrédient injurieux ou autres formes d'adultération.

Sunlight Savon

est un nettoyeur parfait et ne peut injurier quoi que ce soit.

Le meilleur pour tous les usages du ménage, mais c'est dans le lavage du linge que la supériorité du Sunlight Savon se manifeste avec le plus d'éclat.

Les savons communs détruisent la peinture ou le vernis de la surface des boiseries et effacent les couleurs du linge.

Les toiles et les dentelles les plus délicates, ou les couleurs les plus tendres, peuvent en toute sûreté être lavées au Sunlight Savon, suivant la méthode Sunlight. (Suivez les directions.)

VOTRE ARGENT REMBOURSÉ par le marchand de qui vous achetez votre Sunlight Savon si vous avez lieu de vous en plaindre.

5c. Achetez-le et suivez les directions. 5c. Lever Brothers Limited, Toronto 1677

PRIX 25cets.

BAUME RHUMAL

Un excellent remède pour la guérison des rhumes, toux, bronchites, enrrouements, affections Pulmonaires, etc. N'attendez pas; la phthisie pulmonaire, dont une toux sèche, dépression et dessèchement de gorge sont les avant-coureurs, résulte souvent d'une négligence. Les malades trouveront le Baume Rhumal bon au goût, sans effets désagréables, soulageant et adoucissant.

TONIQUE DES POUMONS

L. R. BARIDON, 13 rue St-Jean, Montréal.

visement. "Ah! disait-il, ma soeur est bien plus raisonnable que moi. Elle fait servir sa fortune à de bonnes actions, tandis que moi je dissipe la mienne. Elle fonde des maisons où l'on guérit; moi, je me bats, et, en risquant ma vie (Suite à la huitième page)